

Denis Labayle

Entends venir l'orage...

Roman

Editions Glyphe

1

La mort brutale de Michel Delvaut fit la une des quotidiens et l'ouverture des journaux télévisés. L'ancien président-directeur général des Turbines Atlantiques était connu dans le monde entier pour avoir réussi à imposer son système d'énergie renouvelable. Une réussite française ! La majorité des biographies parues dans la presse, et particulièrement celles de *France Matin* et de *l'Aube* saluèrent la brillante carrière de cet ancien polytechnicien qui, après avoir redressé les finances de Transair et dirigé la Compagnie des Transports maritimes, avait été placé à la tête d'un des fleurons de l'industrie française en matière d'énergie durable. Un parcours sans faute... ou presque. Certains commentateurs rappelèrent sa fin de carrière ternie par la vente, dans des conditions douteuses, d'une partie de l'entreprise à une firme américaine concurrente, une concentration industrielle qui avait entraîné le licenciement de plusieurs centaines d'employés. Une polémique renforcée par sa prime de départ et la rémunération de sa retraite octroyées par son conseil d'administration, une somme qui avait atteint des records, évaluée à plusieurs dizaines de millions d'euros, converties par les syndicats en milliers de Smic annuels. L'éditorialiste de *Liberté* estimait que Michel Delvaux était devenu, au cours des dix dernières années, non seulement l'un des hommes les plus emblématiques d'une certaine renaissance de l'industrie française, mais aussi l'exemple d'un haut patronat déconnecté des réalités

humaines, ayant perdu toute notion de décence en matière de rémunération. Quant à celui du *Globe*, il soulignait que, si ces indemnités n'avaient rien d'illégal, elles posaient néanmoins une question morale.

Toutefois son décès à l'âge de soixante et un ans en surprit plus d'un et la brutalité du drame vint atténuer la faute : certains journalistes firent remarquer, à juste titre, que le milliardaire était parti sans avoir eu le temps de profiter de sa fortune. L'hebdomadaire *La Foi* y vit le signe d'une punition divine et, dans son éditorial, le rédacteur en chef rappela le proverbe : « Bien mal acquis ne profite jamais. » Même si le diagnostic officiel d'arrêt cardiaque fut le plus souvent retenu, un journaliste de *Webmédia* évoqua l'hypothèse d'un suicide. Une supposition reprise par les présentateurs des chaînes d'informations permanentes, BLM TV et TV Jour, sans plus d'arguments mais avec une question : pourquoi un homme si riche, si influent, mondialement connu, aurait-il mis fin à ses jours ? Seul l'hebdomadaire satirique, *Le Chameau entêté*, alla plus loin et souligna une surprenante coïncidence : si le diagnostic de suicide se confirmait, Michel Delvaut serait le sixième chef d'entreprise à se donner la mort depuis le début de l'année. Et le journaliste d'évoquer une étrange épidémie de suicide chez les ultra-riches.

Pourtant, dans le cas de Michel Delvaut, rien dans son passé récent ne renforçait l'hypothèse d'un geste désespéré. L'homme, sportif, n'était pas connu pour être déprimé. Au contraire, il était réputé pour sa jovialité et venait de s'impliquer dans la création d'une fondation pour l'achat d'œuvres d'art. Pour mettre fin à ces spéculations, un communiqué de la famille précisa que le défunt n'avait jamais présenté le moindre trouble psychiatrique, encore moins de signe de dépression. Le texte se terminait par cette phrase : « L'hypothèse d'un suicide

est une insulte à la mémoire d'un homme aux solides convictions religieuses. » Une nouvelle chassant l'autre, les circonstances du décès de ce grand patron ne passionnèrent plus les journalistes.

*

Françoise Vadelas appuya sur sa télécommande pour éteindre la télévision. Chaque soir, en rentrant du travail, elle regardait BLM TV, plus par habitude que par curiosité, n'écoulant les présentateurs que d'une oreille discrète, mais ces voix venues d'ailleurs remplissaient son appartement d'une présence qui trompait sa solitude.

Elle se leva, passa dans la cuisine, mit une capsule dans la machine à café qu'elle venait de s'offrir. Chaque fois qu'elle l'utilisait, elle se rappelait instinctivement qu'une tasse dans cet appareil lui coûtait trois fois plus cher qu'avec son ancienne cafetière, mais elle savourait ce petit luxe avec une sourde délectation, car ce moment de détente en fin de journée, entre son travail professionnel et ses tâches ménagères, était sacré. Un plaisir tout à elle. Avec son café chaud, elle se planta devant la fenêtre de la salle à manger, face à la vue qu'elle regardait depuis plus de vingt ans, du haut du septième étage de son HLM : deux barres verticales et une horizontale, comme la sienne. Elle en connaissait chaque fenêtre et presque chaque objet abandonné sur les balcons. Toutes ces tours grouillaient de vies austères, dures et monotones à l'image de la sienne. Son regard plongea machinalement vers l'espace dénudé où des gamins criaient en permanence leur ennui. Avec le temps, beaucoup d'habitants avaient déserté la

cité. Elle, était restée, même après son divorce. Pour quelles raisons ? Elle n'aurait pu le dire. Son deux pièces n'avait rien de spacieux, mais le loyer était acceptable pour son salaire et surtout elle s'y sentait bien. Françoise Vadelas n'avait jamais songé à fuir. Par habitude, par manque de moyens... *Par lâcheté aussi*, pensait-elle les mauvais jours. Elle compensait le désordre ambiant par une obsession d'ordre et de propreté. Elle passait des heures à traquer la poussière à grand renfort d'aspirateur.

Ce soir-là, en buvant son café, elle ne regardait pas vraiment la vue bétonnée, elle ne pensait pas non plus à la mort de ce P-DG dont la télévision se faisait l'écho, mais à Luc qui habitait à deux pas d'ici. Lui s'était vraiment suicidé la semaine précédente. Il travaillait comme elle au sein de la multinationale ITTB, l'une des plus grosses entreprises de matériel informatique. Il était le onzième employé de la firme à se donner la mort. *Le onzième en dix-huit mois !* se répétait-elle en hochant la tête. Pour Françoise, la disparition de son collègue représentait un drame. Luc Labrousse était plus qu'une relation professionnelle. Chaque matin, chaque soir, depuis des années, ils prenaient ensemble le métro. Avec lui, elle partageait, malgré la foule, des moments de presque détente, de presque plaisir. À midi, il l'attendait pour déjeuner à la cantine. Luc était un type bien, une grande gueule pleine d'humour, unanimement appréciée. Demain, avec tous ceux de l'entreprise, elle se rendra au cimetière. Demain sera un jour de tristesse et de colère.